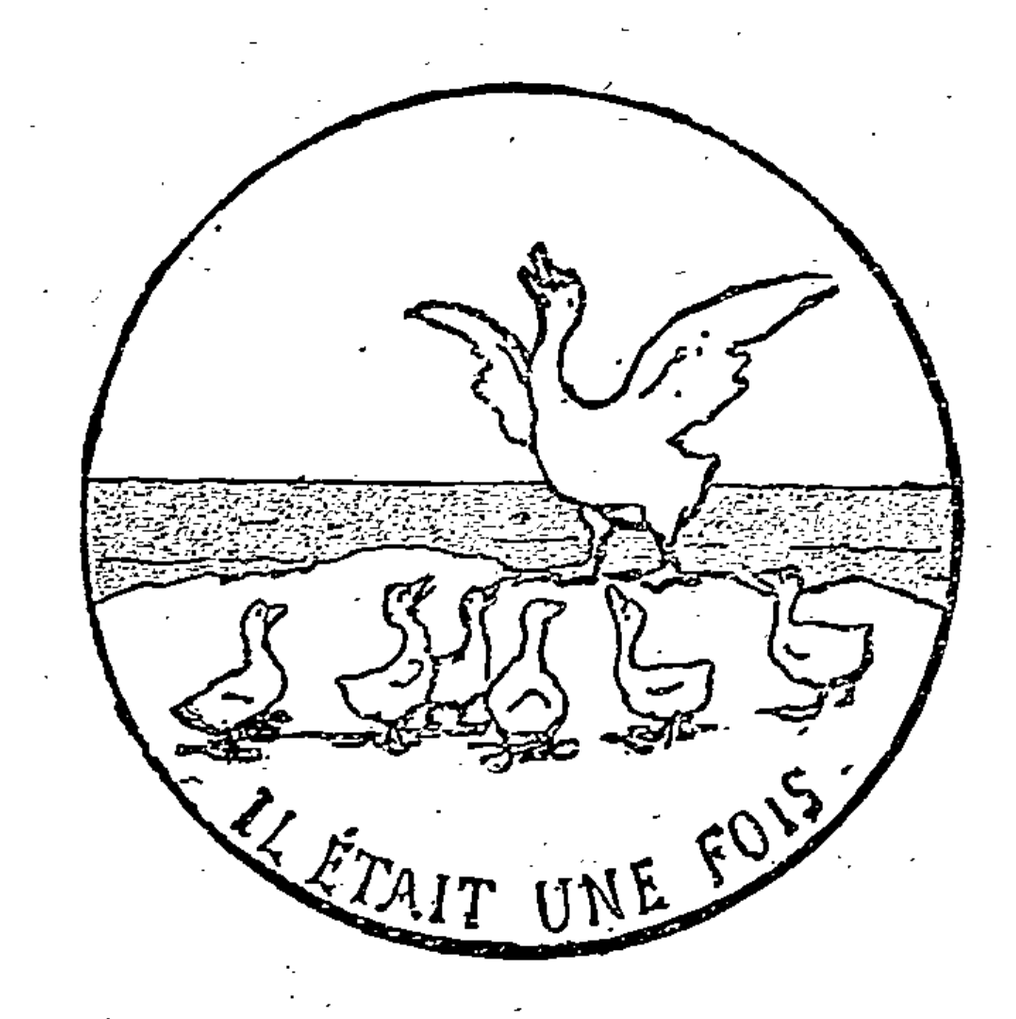
SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XXI. — 21e ANNÉE

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
16, rue de Savoie

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
E. GUILMOTO
6 rue de Mézières et rue Madame 26

1906

LES RITES DE LA CONSTRUCTION

XLVIII

LE CHAT DANS LES FONDATIONS

Un chat momifié a été récemment découvert dans les assises du château de Saint-Germain-en-Laye.

Il y a une vingtaine d'années, pareille trouvaille fut faite, à Saint-Quentin-Caisnes, dans une ancienne église dédiée jadis à saint Jacques, et plus tard désaffectée pour servir de Bourse du commerce.

Le chat, trouvé dans un pilier, était admirable de conservation. Il est aujourd'hui la propriété de M. L. Durot, chimiste de Saint-Quentin, qui l'acheta aux ouvriers lors de sa découverte.

JOSEPH ORSAT.

CHANSONS DE LA HAUTE BRETAGNE

I

LA FILLE DE LOUDÉAC.

Ronde

Loudéac, petite ville,
Lardi tra la lire,
Où j'ai tant demeuré,
Liré, lardi tra la lire
Lardi tra di tra la la
Lardi trā la lire.

Où j'ai tant demeuré,
J'ai fait une maîtresse

J'ai fait une maîtresse
A Saint-Martin des Prés,

A Saint-Martin des Prés,
M'en suis allé la voir,

M'en suis allé la voir
Bien tard après souper,

Bien tard après souper.
Je l'ai trouvée seulette,

Je l'ai trouvée seulette
Sur son lit qui pleurait

Sur son lit qui pleurait.
Lui ai demandé, belle.

Lui ai demandé, belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

Qu'avez-vous à pleurer?
— Plus beau pleurer que rire,

Plus pleurer que de rire
On dit que vous partez.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité.

Les chevaux sont aux portes
Tout sellés, tout bridés,

Faut plus que la houssine
Pour les faire marcher. »

Quand il fut sur les landes
Entend les cloches sonner

— Conte, conte, conte, camarade,
Qu'ont nos cloches à sonner?

— C'sont les glas d'la belle
Qui vient de trépasser.

— Prête-moi ton épée,
Que j'aille me tuer.

— Faut-il pour une fille
Un garçon se tuer?

Nous allons en Hollande,
Nous en trouverons assez,

Des rouges, aussi des blondes,
Des brunettes à charmer.

II

LA FILLE ET SES GALANTS

Trois garçons de ce village
Sont venus me demander,
Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés.
— Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère m'a dit que vous m'aimiez.

Ma mère était en colère,
Les a tous trois renvoyés,
Et moi qui étais jeunette,
Je me suis mise à pleurer.
— Ah ! revenez.

Et moi qui étais jeunette,
Je me suis mise à pleurer,
Ma mère m'a dit : Petite sotte,
Va t'en va les rappeler.
— Ah ! revenez.

Ma mère m'a dit : Petite sotte,
Va t'en va les rappeler.
J'ai monté sur une butte,
Je me suis mise à crier.
— Ah ! revenez.

J'ai monté sur une butte,
Je me suis mise à crier.
Le plus jeune et le plus leste
Est revenu le premier.
— Ah ! revenez.

Le plus jeune et le plus leste
Est revenu le premier :
Il a embrassé ma mère
Et moi par-dessus le marché.
— Ah ! revenez, etc.

(*Pays de Loudéac.*)

III

LA BUÉE

Marie-Louise fait la buée,
Que l'amour est aimée !
Où la laverons-nous ?
C'est un plaisi', ma mignonne,
C'est un plaisi' qu' l'Amou'.

Là-bas dans ces ruisseaux ;
Que l'amour est donc sotte !
Où l'eau court partout,
C'est un plaisi', etc.

Voilà la buée lavée,
Que l'amour est aimée !
Où la sécherons-nous ?
C'est un plaisi'.....

Là haut dedans ces landes,
Que l'amour est étrange
Où le soleil rait partout.
C'est un plaisi'...

Voilà la buée séchée,
Que l'amour est aimée !
Où la ramasserons-nous,
C'est un plaisi'...

Là haut dedans nos coff'es,
Que l'amour est donc sotte,
Dans nos armoires tout,
C'est un plaisi', ma mignonne,
C'est un plaisi' qu' l'Amou'.

(*Chantée par Françoise Dumont, d'Ercé, Ille-et-Vilaine*, 1880).

IV

LA FILLE A LA DANSE

Rond

M'y voilà z'entrée en danse;
C'est pour un amant chercher (*bis*).
Je m'y tourne, je m'y vire,
Je n'en trouve point à mon gré.
Le cœur m'y bat gai, gai,
Le cœur m'y bat gaîment.

Je vois un jeune homm' là bas :
Je n'sais s'il voudrait m'aimer (*bis*)
J'ne vais pas faire la honteuse,
Je m'en vais lui demander.
Le cœur m'y bat, etc.

— C'est à vous, mon beau jeune homme,
A qui j'm'en vais m'adresser (*bis*).
Ne regardez point la terre,
Regardez si vous m'aimez.
Le cœur m'y bat, etc.

Je vois bien à votre mine
Point de moi vous ne voulez (*bis*),
Je vois bien à votre mine
Qu'c'est celle-là que vous aimez.
Le cœur m'y bat, etc.

Prenez-la par sa main blanche,
Donnez-lui un doux baiser (*bis*),
Retirez-vous de la danse,
Quant à moi je vais danser :
Le cœur m'y bat gai, gai,
Le cœur m'y bat gaîment.

Celle qui est toute seule dans le milieu de la ronde, va chercher le garçon ainsi désigné.

(*Pays de Loudéac*)

V

LA BERGÈRE

Sur la montagne du lande (*bis*)
Gardez bien vos moutons,
Fariradondaine,
Gardez bien vos moutons,
Fariradondon.

Grand Dieu. qui les amène (*bis*)
Quel chemin prendront !

Le chemin d'amourette (*bis*)
Ah ! grand Dieu qu'il est long.

N'est point la mode ès filles (*bis*)
D'aller voir les garçons.

Ah ! c'est plutôt leur mode (*bis*)
De balier leur maison.

Quand leur maison est propre (*bis*)
Tous les galants y vont.

Ils y vont quatre à quatre (*bis*)
Faisant de leur garçon,
Fariradondaine,
Faisant de leur garçon
Fariradondon

(*Chanté par Marie Plesse, de Penguilly*, 1881.)

VI

LA BERGÈRE TRISTE

Bergèr', dis-moi va ta chanson (*bis*)
Que tu disais tant hier,
O gai, ma Nânnon,
Que tu disais tant hier,
Ma Léouison.

— Monsieur, je ne saurais chanter (*bis*),
J'ai le cœur en tristesse.

Papa, il est malade au lit (*bis*)
Et maman qu'est en terre.

Et un petit frère que j'ai (*bis*)
Qui chante sur la mer.

Si mon petit frère mourait (*bis*)
J'porterais des mouchoirs ronds.

Et mes petits souliers mignons (*bis*)
Pour danser en chambrette,
O gai ma Nânnon,
Pour danser en chambrette,
Ma Léouison.

(*Chanté par Marie Plesse, de Penguilly, Côte-du-Nord.*).

VII

LA BERGÈRE ET LES CAVALIERS

Quand j'étais de sez mon père
Gai, la violette,
Jeune fille en quatorze ans
La violette o gaîment.

Ils m'envoyaient mener nos vaches
Et nos moutons quant et quant.

La pâture o (ou) je le mène
Le grand chemin est dedans.

Par le chemin il passe
Trois cavaliers fort plaisants.

Ils m'ont demandé : Belle,
Combien gagnez-vous par an ?

— J'y gagne bien six cents livres
Et un biau cotillon blanc.

— Venez quanté mé, belle
Je vous en bayerai autant.

Je n'vous prierai de rien faire.
Que mon lit bien simplement,

Et le faire et le défaire
Coucher avec moi dedans,

Balier ma chambrette,
Gai la violette
Et venter la poussière au vent,
La violette o gaîment.

(*Penguilly, Côtes-du-Nord*)

VIII

LA FILLE AUX CHEVEUX-JAUNES

Dessus ces landes
Gai, ma Nânnon,
Dessus ces landes
I'a *t*'une maison.

Dans cette maison l'y a trois filles (*bis*)
Ah ! toutes les trois
Gai, ma Nânnon.
Ah ! toutes les trois ont des beaux noms.

La plus petite olle (*elle*) a nom Jeanne (*bis*)
Et l'autre, gai ma Nânnon
Et l'autre belle Ouison.

La plus petite a les ch'veux jaunes (*bis*).
O qui lui pendent,
Gai ma Nânnon,
O qui lui pendent sur ses talons.

Sa mère qui les lui paigne (*bis*)
Qui les lui paigne
Gai, ma Nânnon,
Qui les lui peigne sur son front.

Son petit frère qui les lui trasse (*bis*)
Qui les lui trasse (*tresse*).
Gai, ma Nânnon,
Qui les lui trasse en trois cordons.

— Ma petite sœur, vous êtes trop belle (*bis*).
Ah ! les soldats
Gai, ma Nânnon,
Ah ! les soldats v'enlevèront.

— Si les soldats m'enlèvent (*bis*)
Ah ! quel chemin,
Gai, ma Nânnon,
Ah ! quel chemin ils prenderont ?

Ils prenderont l'chemin de Rennes (*bis*)
C'est celui-là,
Gai, ma Nânnon,
C'est celui-là qu'ils prenderont.

(*Chanté par Angélique Lucas, de St-Glen*, 1881.)

IX

CHANSON QU'ON CHANTE EN SCIANT DU BLÉ

Ce sont deux jeunes gens
Su' le bord d'un étang
Qui devisain' ensemb'e.

Le garçon i' riait,
Et la fille o pleurait,
D'un air bien triste et bien doulente :

Ah ! si n'arait' té vous,
Et la tendre de vous,
Je serais mariée,

A iun jeune garçon
D'une riche maison
Qui m'a tant recherchée.

— Ma belle, s'i vous revient,
Ma belle, s'i vous revient
Faites-lui vos proméèsses.

— Comment reviendrait-i ?
Comment reviendrait-i' ?
Il es à son ménage.

Il a femme et i' enfants,
Des petits et des grands
Et iun fort beau ménage.

(*Penguily, Côtes-du-Nord.*)

X

LES FILLES ET LES GARÇONS.

Ce sont les dames de Paris (*bis*)
Qui ont fait blanchir leur logis,
Mon beau ruban gris (*bis*)
Mon beau ruban jaune, mon joli gris jaune,
Mon gris joli, mon beau ruban gris.

Qui ont fait blanchir leur logis,
Depuis la table jusqu'au lit.

Depuis la table jusqu'au lit
Depuis le lit jusqu'au jardin.

Depuis le lit jusqu'au jardin,
La caille y vient tous les matins.

La caille y vient tous les matins,
Que dit-elle par son latin ?

Que dit-elle par son latin ?
Que bouteille ne vaut rien sans vin.

Que bouteille ne vaut rien sans vin,
Ou la vigne sans son raisin.

Ou la vigne sans son raisin.
Que tous les hommes ne valent rien.

Que tous les hommes ne valent rien.
Mais pour les femmes je n'en dis rien.

Mais pour les femmes je n'en dis rien
Et pour les filles encore bien moins.

(*Pays de Loudéac.*)

XI

LA FILLE ET LES CAPITAINES

Dessous les lauriers verts } *bis*
La belle o (*elle*) s'y promène }
Aussi belle que la nage (neige)
P'us belle que le jour.
Trois jolis capitaines
S'en vont faire l'amour.

Le plus jeune des trois } *bis*
La print par sa main blanche }
Son chapeau dans sa main
Lui fait la révérence.

— Montez, montez, dit-elle, } *bis*
Derrière moi sur mon gris ;
A Paris je l'y mène
Dans un fort beau logis.

Premier o (*où*) j'ai entré } *bis*
C'était dans une auberge }
L'hôtesse o' li demande :
— Dites-moi sans menti'
Et'ous (*Etes-vous*) ici par force
O' bien à vot' plaisi'.

— Je ne suis point par force } *bis*
Non plus à mes plaisi's }
Du jardin de mon père,
M'ont amenée ici.

— Soupez, soupez, la belle, } *bis*
Soupez à vos plaisi's, }
O tous ces capitaines
V'allez passer la nuit.

N'était pas mi-souper, } *bis*
La belle faisait la morte }
Sonnez, sonnez, trompettes,
Violons, doucement :
Ma maîtresse olle est morte
J'en ai mon cœur doulent.

Où l'enterrerons-nous, } *bis*
Cette aimable Silvide }
Au jardin de son père
Dessous la fleur du lys :
Je prierons Dieu pour elle
Qu'olle aille en Paradis.

(*Chanté en* 1881 *par une femme âgée de* 75 *ans, à Penguily* (*Côtes-du-Nord.*)

XII

LA FILLE ET SES GALANTS

Chanson à marcher.

Dans la rue(u) du Palais (*bis*)
Li y a *t*-une galande;
Roule, roule, lonlan digueda,
Li y a *t*-une galande
Roule, roule, lon la digue da.

Elle a tant d'amoureux (*bis*)
Qu'é ne sait lequel prend'e.

Le fils d'un menuisier (*bis*)
Celui-là la fréquente.

Le fils d'un avocat (*bis*)
Celui-là la fréquente.

Le fils d'un cordonnier (*bis*)
Eu a la préférence.

S'en va faire des souliers (*bis*)
Des maroquins de France.

En lui les chaussant (*bis*)
Lui en fait la demande.

— Mets ton cœur o le mien (*bis*)
Dans la même balance.

Si le tien emporte le mien (*bis*)
Nous coucherons *t*-ensemble.

Dans un beau lit garni (*bis*)
Garni de roses blanches.

Es quatre coins du lit (*bis*)
Quatre pommes d'orange. .

Au milieu du lit (*bis*)
Le roussignol y chante.

Chant', beau roussignolet (*bis*)
Chante la réjouissance.

Au-dessous du lit (*bis*)
La rivière est courante.

(*Chanté par Angélique Lucas, de Saint-Glen.*)

XIII

LA BERGÈRE FIDÈLE

— Là-bas dessous un chêne,
Bergère, que fais-tu zici ?
— Je suis assis' sur la fougère
Car mon berger va veni'.

— Dis donc, ma petite blonde,
Ton berger où est-i' ?
Qu'il vienne adoucir tes peines
Qu'il vienne te consoler.

— Mon berger est dans la plaine
Qui prend soin de mes troupeaux
Il les ramènera sans peine
A l'ombre sous mes ormeaux.

— Ton berger est-il riche ?
Peux-tu vivre heureusement
Chez nous tous deux à la ville,
Tu n'iras plus bergère, aux champs.

— Quoiqu'il n'a pas de fortune,
Je le veux pour mon amant ;
Mon berger m'aime dès l'enfance
Et moi je l'aime autant.

— N'as-tu pas vu dans la plaine
Les moutons se caresser :
Imitons la tourterelle
Permets-moi de t'embrasser.

— Vos discours sont malhonnêtes,
Je ne peux y consentir
Allez-vous-en, monsieur, plus vite,
Car mon berger va venir.

— Ton berger, petite blonde,
Il aime une autre beauté ;
Il est là-bas dans la plaine,
Il ne peut pas la quitter.

Tout est cher et rien ne coûte
Quand on aime une beauté,
L'eau qui coule goutte à goutte
Perce le cœur d'un rocher.

— Allez, monsieur, sans rien craindre
Rien ne peut vous arrêter
Mon berger est dans la plaine
Car je l'entends m'appeler.

— Adieu donc, petite blonde,
Puisque rien ne t'attendrit,
Je m'en vais au pied d'un chêne
Pleurer le jour et la nuit.

(*Chanté par Joseph André, de Trébry.*)

XIV

LA FILLE ET LE SEIGNEUR

Voulez-vous entendre une chanson,
Si vous voulez nous la dirons :
C'était une jeune fille de Rennes
Se promenant sur la grève.

Par là passa *t*-un grand seigneur
La salua de tout son cœur :
— Honneur à vous, aimable bergère
Que faites-vous là seule sur la grève ?

— Ah! oui j'y garde mes blancs moutons
Le long de ces plaines et des vallons,
M'y promenant seule sur ces îles,
Filant ma quenouille jolie.

— Oseriez-vous me refuser,
Belle, ce que je vais vous demander?
Un doux baiser sur votre bouche,
Permettez-moi, belle, que j'y touche.

— A vous, mésieu, n'appartient pas
D'abaisser vos qualités si bas.
Ce n'est que la fille d'un pauvre homme,
Vous avez l'air d'un gentilhomme.

On en voit tant de ces galants
Se promenant par dans ces champs,
S'y promenant d'une manière
En s'y raillant de nos bergères.

— Vous m'y plaisez donque bien mieux,
A la clarté de vos doux yeux
Comme font toutes ces demoiselles
A leurs coiffures de dentelles.

XV

LES TROIS CAVALIERS D'ESPAGNE

Trois cavaliers d'Espagne
Qu'allaient batt'e la campagne.
Dans leur route ont rencontré
Une fille tant à leur gré

Le premier ne li a rien dit,
Le second la saluit,
Et le troisième lui dit :
— Belle, que faites-vous dans ces feuillages?

— Je m'en viens de chez ma tante,
Je suis sa plus simple servante.
— Nous voulons vos bagu' et vos juyaux,
Tout ce que vous avez de plus beau,
Jusqu'à vot' jloli puceage.

La fille en voyant leur dessein,
Prit un couteau dans sa main,
Et le hale dans sa poitrine :
La voilà morte, la pauvre fille!

Quand les cavaliers virent cela :
— Retirons-nous dessous un ombre,
Tandis que la nuit frome (ferme)
Et quand la nuit fut fermée,
Marchèrent de Paris jusqu'à Granville

Où demeurait la pauvre fille.
Ils ont demandé à loger et à souper,
Bon pain, bon vin, bonne salade,
Ne pensant plus dans le violage.

Quand ils eurent bien soupé,
Ils s'en sont dit : Il faut payer.
Le p'us jeune sacque à sa pochette,
La bague de la fille est chète (tombée).

Le père de la ramasser,
La mère de la visiter :
— Voilà la bague de ma fille,
Vous m'la trouvrez morte, soit en vie,

— Vot' fille nous n'avons pas vue,
J'avons passé par une église,
La bague a tombé, nous l'avons prise.
Et je ne sais ce qu'il y eut après, et je les ai lais-
[sés là.

(Récité ou plutôt conté par Zoé Ledy, d'Ercé près Liffré, 26 juin 1880. Elle m'a dit que cela ne se chantait pas, et semblait ne pas se douter que c'étaient des vers approximatifs.)

XVI

JEANNETTE

Jeannette avait le pied léger,
Lan la lidéra.
Elle sauta dans la barque là
La lan la lidéra. } *bis.*

Quand dans la barque elle est sautée,
Elle se croyait perdue.

— Fille perdue vous n'êtes pas,
Vous serez mariée

Do le p'us biaus de nos soldats
Qui soit dans nos armées.

— De vos soldats je ne veux pas,
Je veux un capitaine.

— Un capitaine vous n'aurez pas,
Vous n'êtes pas demoiselle.

— Si demoiselle je ne suis pas
J'ai bien moyen de l'être.

Mon père était bon sabotier,
Ma mère faisait d's écuelles.

Et un petit frère que j'ai
Les porte à La Rochelle

Sur un petit cheval grison
Qui va comme hirondelle.

Il traverserait bien le pré
Sans toucher à l'herbette.

Il traverserait bien la mer
Lanla lidéra.
Sans toucher l'onde
La lan lidéra.

XVII

NANNON ET SON AMOUREUX

Tout le long de la plaine
Je vas, je me promène,
Au rebord du ruisseau
J'aperçois ma Nânnon.

Je m'suis approché d'elle
Comme un amant fidèle ;
Elle m'a dit d'un air doux :
— Amant, retirez-vous.

Retirez-vous derrière,
Car j'aperçois mon père,
Mon frère, ma mère aussi,
Ça ne fait pas plaisi'.

— Il n'est ni père ni mère,
Ni cousin germain, ni frère,
Qui pourrait m'empêcher
La belle de vous aimer.

L'oiseau dessus la branche
Qui tourne, qui vire, qui chante,
N'a pas tant d'agrément
Que moi en vous aimant.

Le pommier qui boutonne
Qui fleurit, qu'amène des pommes,
N'a pas tant de fraîcheur
Que moi d'amour au cœur.

— Nânnon, prenons courage,
Nous approchons du village,
Du village de la Cour
Où nous ferons l'amour.

— Bonjour, madame l'hôtesse,
Qu'avez-vous pour ma maîtresse,
Servez-nous du vin bon
Pour moi et ma Nânnon.

Le père qui les écoute,
Leur dit : Nânnon, sans doute,
Si vous parlez d'amant
Vous irez au couvent.

— Si elle va au couvent,
J'irai au régiment,
Au régiment la la
Tra la la la la la.

Asseyons-nous à l'ombre
V'la la chaleur qui tombe,
La chaleur de l'été
Qui gâtera votre beauté.

Je ne suis point si belle
Que toutes ces demoiselles,
Mais j'ai de l'agrément
Pour plaire à un amant.

(*Recueilli à la Guimorais, près Cancale*, 1873.)

XVIII

LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE

Derrière chez nous
Il y a un pommier doux :
La fille du roi d'Espagne
Fait mérienne dessous :
Pendant que nous sommes jeunes
Divertissons-nous (*bis*).

La fille du roi d'Espagne
Fait mérienne dessous :
Son papa la réveille :
— Pourquoi y dormez-vous (*bis*) ?
Avez-vous la migraine
Ou bien le mal d'amour ?
Pendant, etc.

Avez-vous la migraine
Ou bien le mal d'amour ?
— Je n'ai ni la migraine
Non plus le mal d'amour.
Pendant, etc.

Je n'ai pas la migraine,
Non plus le mal d'amour,
J'y pleure mon ami Pierre
Qu'est là-bas dans la tour.

J'y pleure mon ami Pierre
Qu'est là-bas dans la tour.
Papa, si vous y allez,
Emmenez-moi z avec vous.

Papa, si vous y allez,
Emmenez moi avec vous.
Il est pendu z'en l'air,
Enterrez-moi dessous.

Il est pendu z'en l'air,
Enterrez-moi dessous :
Planterez sur notre tombe
Un joli pommier doux (*bis*).

Planterez sur notre tombe
Un joli pommier doux.
Ceux qui mangeront des pommes
Prieront l' bon Dieu pour nous.

XIX

LE CHEMINEAU ET LA FILLE

A Saint-Malo i'a une brune
Qui voudrait bien faire sa fortune ;
O voudrait bien s'y marier
A iun chemineau-terrassier.

— Bonjour, madame, vot'servante,
C'est à vous que je la demande ;
Je suis venu vous demander
Si vous voulez vous marier.

— Vous été un peu trop magnifique
Pour un ch'mineau qui n'est pas riche,
Vous portez dentell' et frison ;
Cela surpasse nos vagons.

Vous portez encore autre chose,
Vous portez encore autre chose,
Vous portez robe et falbalas,
Cela surpasse nos états.

— Adieu, mes biens, aussi mes rentes,
Puisqu'un ch'mineau n'veut point m'y prend'e,
Adieu, mes rob's de qualité
Puisqu'un ch'mineau m'a refusé.

Adieu, mes biens de l'Amérique,
De Saint-Malo, d'la Martinique,
Ah ! je m'en vais m'en retourner
Puisqu'un ch'mineau m'a refusé ;

Recueilli à Saint-Glen (Côtes-du-Nord).

XX

LES GARÇONS ET LES FILLES

Quand les homm's i' deviendront bons,
Les poules deviendront dindons.
— Les poules devenir dindons,
C'est contre nature ;
Jamais les hommes ne sont bons
Que par aventure.

Quand les femm' i' feront mal,
Les rats iront à cheval.
— Les poul' aller à cheval
C'est contre nature ;
Jamais les femmes ne font mal,
Que par aventure.

Quand les garçons feront du bien,
Les lièvres attraperont les chiens.
— Les liev'es attraper les chiens,
C'est contre nature;
Jamais les garçons ne font bien
Que par aventure.

XXI

LE BIEN MARIÉ

Garçons à marier,
La dondaine,
Prenez bien garde à vous,
Tous les jous;

De prend'e une petite femme
La dondaine,
Qui soit plus bell' que vous;
Teus les jous.

Car moi j'en ai pris une;
Qui me joue de drol's de tous,

Elle part après souper,
Arrive au point du jou,

— Où diable, ma p'tite femme,
Où allez-vous comme ça?

— Je vas à la caserne,
Pour y planter des choux,

— Au diable, ma p'tite femme,
Combien y gagnez-vous?

— J'y prends cinq sous à l'heure
Ça me fait trois francs par jour.

— Ah! diable, ma p'tite femme,
Cet argent, qu'en f'rons nous?

— Nous achèterons des bœufs,
Les corn' en s'ront pour vous.

— Ah! diable, ma p'tite femme,
De ces corn' que f'rons nous?

— Nous les plac'rons à vot'tête,
La dondaine ;
Ca f'ra cornard partout.
Tous les jous.

(*Chanté par Aimé Pierre, de Liffré*, 1878).

XXII

LA BONNE FEMME

Ah ! que les femmes sont sottes,
Dame oui, dame vère !
D'obéir à leurs maris,
Dame vère, dame oui.

J'en ai iun comme les aut'es,
Dame oui,
Je l' fois bien m'obéi'
Dame vère, dame oui.

Quand je vas *t*-à la grand'messe
I' fait bien ma soup' bouilli'.

Encore si la soupe gâte
I'y aura du triori,

A coup d'poche dans la tête
S'ra pour mieux s'en souveni'.

Et quand je vas *t*-à l'auberge
I' sait bien venir me cri'.

Prend son chapeau dans sa main,
— Madam', vous plait'i' d'v'en v'ni ?

Et l'hôtesse qui le regarde :
— V'là un homm' qu'est bien poli :

Si j'avais le verre en main
Je boirais un coup à lui.

Si serait malade ici
I' serait bien soigné aussi.

I' ma demandé à boire
Vitement j'alli' li en cri'.

I' m'a demandé du pain
Vitement j'alli' li en cri

C'était d'une vieille gâche
Qu'avait bien sept ans moisi.

I' me demandit son prêt'e,
Je m'en fus vite le li cri'.

Je décampis le dimanche
J' m'en revins le samedi,

Quand je fus dessus ces landes
J'entendis sonner pour li.

Je me mis dessus une pierre,
J'lui dis un *De profondis.*

Quand je fus rendu chez nous
Il' étaint à l'enseveli'.

O sept aunes de ma toile
Où ses parents l'avaint mis,

Je prins vite mes ciseaux
Et puis je le décousis.

Je le pris par une oreille
Je l'hessis (traînai) dans mon courti'.

J'appelis les pié et les cônilles,
— Allons, va tout's par ici.

Voici d'un si beau fricot
Dame oui,
Que vous n'avez jamais pris
Dame vère.

(*Recueilli à Saint-Glen* (*Côtes-du-Nord.*)

XXIII

CHANSONS DE MENSONGES

I

Je vais vous dire une chanson
Qu'est toute de mensonges ; } *bis*
Bon !
S'il y en a un mot de vrai
Je veux que l'on m'y tonje (tonde). } *bis*
Bon !
Tout est vert et gris, Simon,
Tout est vert dans ta maison.

J'ai pris mes deux bœufs sous mon coude } *bis*
Ma charrue sur ma tête,
Et je m'en fus pour labourer } *bis*
Où il n'y avait point d' terre.
Bon !
Tout est vert, etc.

Je passais dans un courti' } *bis*
Où il y avait des pêches.
Y' en avait assez dessous } *bis*
Mais j'en voulais des fraîches.

J'y ai pris mon curoué } *bis*
Et j'abattis des mêles...
La femme à qui qu'i l'étaient } *bis*
N'en paraissait point aise.

Olle a hessi son chien, son chat } *bis*
Sa chatte o vint me mordre,
O me mordit dans les talons, } *bis*
Je saignis par la gorge.

Les médecins qui me pansaient, } *bis*
Me pansaient dans l'épaule :
Au lieu de me guérir une plaie } *bis*
Ils m'en faisaient une autre.

Je passis dans une église } *bis*
Où on n'y voyait goutte
Au lieu d'aller à l'autel, } *bis*
J'y allis sous la tour.

Au lieu d' prendre de l eau bénite } *bis*
J'ai houmé de la soupe.
Au lieu de dire mon chapelet, } *bis*
J'y ai compté des mouches.

Au lieu d'adorer les saints, } *bis*
J'adoris une tourte.
Bon !
Tout est vert et gris, Simon,
Tout est vert dans ta maison.

(*Recueilli à Moncontour*, 1881.)

XXIV

AUTRE CHANSON DE MENSONGES

II

Faire un voyage je suis allé
Autour de l'Angleterre,
Longué.
Autour de l'Angleterre.

Dans mon chemin j'ai rencontré
Un poirier portant des prunelles,
Longué.
Je me suis mis à le secouer,
Il tombait des prunelles.

Le paysan qu'il appartenait
Se mit à jeter des pierres.

A mon talon il m'a blessé
Je sangnais par l'oreille.

A la maison je suis allé,
Le chat faisait la soupe,

Il a voulu la goûter
Il s'est brûlé la barbe.

Les rats qu'étaient dans le grenier
Pissaient dans leur chemise.

Les mouches qu'étaient sur le planchis
Crevaient leur ventré de rire.

(*Chanté à Saint-Cast, par Joseph Macé.*)

XXV

AUTRE CHANSON DE MENSONGES

Je sais bien une chanson
Qu'est toute pleine de mensonges,
S'i y a un mot de vérité
Le loup sera mon oncle,
La verduguen
Mes gas,
La verduguen
Notre hôte.

Je me levis de grand matin,
Le monde allaint à vêpes (*bis*).
Je pris ma cherrue su mon coude,
Mes deux bœufs su ma tête.

Je m'en fus y charruer
La grand' mé d'Angleterre (*bis*).
Je passis par un chemin
Qui n'était pas encore.

I' avait un pommier dans l' mitan
Chargé d'guernéhouaselles (groseilles).
Je jetis mon bâton dedans,
I' n' cheut qu' des pimpernelles.

La femme à qui qu'était l' pommier
Hécit son chien après mes chausses ;
Et pès a se mit à kérier,
Son chat vint pour me mordre.

O me mordit dans le talon
Et j' saignis de la gorge :
Je m'en fus au médecin...

I' ne me mit pour onguent
Que des chevilles de saude.
Au lieu de me guérir
I' m'ont fait pousser deux cônes.

I' m'a pansé pendant deux ans
Pour une ourée de gauffes ;
Je m'en retourne à ma maison
Trouvai bien autre chose.

Je trouvi ma poule à filer
Et ma femme à couver.
Un grand chat blanc su le fouyer
Qui fait bouillir la soupe ;

Il a voulu goûter les choux,
I' s'est brûlé les griffes,
Les souris qu'étaient dans l' grenier
Iz en crevaient de rire.

(*Saint-Glen, Côtes-du-Nord.*)

XXVI

COMPÈRE, QU'AS-TU VU ?

J'ai vu, j'ai vu :
— Compère qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une grenouille
Qui filait sa quenouille
Au bout d'un fossé.
Saute, mon Janet.

J'ai vu, j'ai vu.
— Compère, etc.
— J'ai vu un crapaud
Qui faisait le gros dos.
. . . . . .
Saute, mon Janet.

— J'ai vu un renard
Qui peignait son gars
Pour le marier,
Saute mon Janet.

— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une anguille
Qui peignait sa fille
Pour la lui donner.
Saute, mon Janet.

(*Matignon, Côtes-du-Nord.*)

PAUL SÉBILLOT.